

# Vous avez dit Salut ?

## Sauvés du mal et vivants avec le Christ

« Délivre-nous du mal. » Cette prière est à bien des égards synonyme de celle du psaume : « Fais-nous voir ton amour Seigneur, donne-nous ton salut » (Ps 84/85, 8). Mais la réciprocité n'est pas exacte. Tout n'est pas dit du salut quand on a parlé de rédemption. Nous ne sommes pas seulement pardonnés de notre mal ni dégagés du mal qui nous assaille. « Si vous ne péchez pas, Jésus sera mort pour rien. »<sup>1</sup> Nous sommes appelés à la vie avec Dieu. Le salut n'est pas que rédemption, il est vie éternelle, ou plus justement, la vie éternelle est en outre rédemption. Et *c'est maintenant le jour du salut* (2 Co 6, 2).

### L'histoire du salut

Avant le concile Vatican II, on parlait peu d'histoire du salut<sup>2</sup>. La foi était principalement un assentiment à porter à une série d'articles, certes en rapport les uns avec les autres, mais dans les faits juxtaposés, sans véritables articulation alors même que l'on parle d'article, sans hiérarchie des articles entre eux.

La recherche historique et biblique ainsi que la recherche patristique apportèrent une nouvelle manière de lire tant les Ecritures que les Pères. Au lieu d'en faire des réserves de preuves ou illustrations pour les dogmes, on se mit à les appréhender dans leur contexte et on les lut pour eux-mêmes.

Ainsi est-on attentif à la forme que prend au cours des siècles bibliques et selon les genres littéraires l'écriture d'Israël à propos de l'alliance avec Dieu. La lecture des Pères est ici décisive. Ils comprennent le Premier Testament comme prophétie accomplie dans le Christ. Cela installe une perception téléologique des Ecritures en même temps qu'une compréhension historique du dessein de Dieu.

Les présupposés de l'idéologie du progrès, bien sûr, conditionnent tant la lecture historique que sa condamnation. Un homme occidental du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> se pense supérieur à ceux de l'Antiquité, plus perspicace que les « primitifs » d'hier et d'aujourd'hui. Certes, on trouvera des historiens pour penser, au contraire, selon le modèle de la décadence. Cela revient d'un certain point de vue au même, le monde est orienté téléologiquement, vers son assomption ou vers sa chute.

En étudiant d'un point de vue historique tant la parole de Dieu que les écrits des Pères et les décisions dogmatiques des conciles, les vérités de la foi semblent relativisées et fragilisées. On n'a pas toujours pensé de la même façon. Avant Augustin, on ignore ce que nous appelons depuis le péché originel. Parler d'histoire du salut, c'est mettre en perspective dans l'histoire des hommes le dessein de Dieu, sa volonté de salut : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tm 2, 4)<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Je ne sais à qui il faut attribuer cette boutade libertine.

<sup>2</sup> Je n'ai pas trouvé d'histoire du concept « d'histoire du salut ». Oscar Cullmann joue un rôle important, mais le terme existe bien avant, sans doute *Heilsgeschichte*, dès le XIX<sup>e</sup> dans un contexte exégétique et protestant.

<sup>3</sup> Ce verset a pris une importance décisive dans la théologie des religions. Il faudrait s'interroger sur le rôle de ce verset dans la théologie antique et médiévale. Manifestement, il a été oublié si l'on pense à la prédication de la peur que les grandes épidémies catalysent. Cf. J. DELUMEAU, *Le péché et la peur. La culpabilité en Occident*

L'expression d'histoire du salut pose un certain nombre de questions. Par exemple, en quoi l'histoire du salut se distingue-t-elle de l'histoire générale ? Cette expression est-elle traditionnelle ? Les Pères parlaient d'économie du salut. Mais est-ce synonyme, surtout si l'on pense que le mot économie est parfois employé au pluriel. Que l'histoire soit une manière d'exister obligée de l'homme ne signifie pas que l'action de Dieu serait historique, et l'on risque en parlant d'histoire de salut de verser dans un anthropomorphisme mythologique ou précritique, finalement très proche de l'histoire sainte, écriture fort peu historique de l'histoire.

Ceci dit, parler d'histoire du salut, c'est s'interdire de penser le salut en terme de rédemption à la fin. Le salut se découvre dans la vie et l'histoire des hommes. L'ensemble des affirmations de la foi est situé par rapport au dessein de Dieu, est coordonné au dessein de Dieu et hiérarchisé<sup>4</sup> selon ce dessein. C'est ainsi que le Concile Vatican II s'en empare : il demande à ce que le mystère chrétien soit présenté selon l'histoire du salut.

Il a plu à Dieu dans sa bonté et sa sagesse de se révéler en personne et de faire connaître le mystère de sa volonté (cf. *Ep* 1, 9) grâce auquel les hommes, par le Christ, le Verbe fait chair, accèdent dans l'Esprit Saint, auprès du Père et sont rendus participants de la nature divine (cf. *Ep* 2, 18 ; *2 P* 1, 4). Par cette révélation, le Dieu invisible (cf. *Col* 1, 15 ; *1 Tm* 1, 17) s'adresse aux hommes en son surabondant amour comme à des amis (cf. *Ex* 33, 11 ; *Jn* 15, 14-15), il s'entretient avec eux (cf. *Ba* 3, 28) pour les inviter et les admettre à partager sa propre vie. Pareille économie de la Révélation comprend des actions et des paroles intimement liées entre elles, de sorte que les œuvres, accomplies par Dieu dans l'histoire du salut, attestent et corroborent et la doctrine et le sens indiqués par les paroles, tandis que les paroles proclament les œuvres et éclairent le mystère qu'elles contiennent. La profonde vérité que cette Révélation manifeste, sur Dieu et sur le salut de l'homme, resplendit pour nous dans le Christ, qui est à la fois le Médiateur et la plénitude de toute la Révélation.<sup>5</sup>

Le salut se déploie dans l'histoire des hommes, au minimum comme la découverte par l'homme de Dieu, ce que l'on appelle bien improprement révélation si l'on pense message. La révélation est l'auto-communication de Dieu dans l'histoire, le fait que Dieu se partage avec l'humanité dans son histoire<sup>6</sup>.

### *Reductio in mysterium*

Les conséquences de l'organisation des vérités de la foi selon le dessein de Dieu sont nombreuses, parmi lesquelles je relève que chaque dogme ne se comprend que dans son rapport aux autres dogmes<sup>7</sup> et que ce que l'on appelle dessein de Dieu - le salut de tous les hommes - soit l'affirmation principale ou l'une des affirmations principales de la foi.

---

(XIIIe-XVIIIe siècles), Fayard, Paris 1983. On pourrait aussi citer *Jn* 3, 17 : « Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. »

<sup>4</sup> La hiérarchie des vérités de la foi est affirmée dans un tout autre contexte, celui de l'œcuménisme *Unitatis Redintegratio* 11. Cela n'empêche nullement d'y raccrocher l'histoire du salut.

<sup>5</sup> *Dei Verbum* 2. Cf. *Optatam totius* 16. Je ne discute pas la conception de la révélation de la constitution conciliaire qui peine à se distinguer d'un contenu de vérités. La recension de G. Siegwald dans la *RHPR* 56 (1976) pp. 587-590 met en évidence la nouveauté du projet de *Mysterium salutis* application du programme d'*OT*.

<sup>6</sup> On perçoit le pas franchi quand on compare avec la proposition 20 du décret *Lamentabili sane* (1907), quand bien même le caractère erroné résiderait dans la seule restriction : « La révélation n'a pu être autre chose que la conscience que l'homme a acquise de sa relation à Dieu. »

<sup>7</sup> On parle d'*analogia fidei*. « Dans la pensée catholique, [l'analogie de la foi] signifie que toute affirmation de la révélation ou de la foi doit être comprise à la lumière de l'ensemble de la foi. » K. RAHNER H. VORGRIMLER, « Analogie de la foi », *Petit dictionnaire de théologie catholique*, Seuil 1970.

K. Rahner parle de *reductio in mysterium*, qui se traduit par reconduction au mystère. Nous sommes invités, en disant la foi, à toujours pointer ou faire signe vers *le* mystère. Et quel est-il sinon Dieu lui-même ou son dessein, son amour, c'est-à-dire précisément lui-même pour nous. L'expression latine reprend un adjectif utilisé par les Pères de l'Eglise de langue grecque, seulement transcrit en français : *mystagogique*, où l'on reconnaît le mot *mystère* et le radical *agogie*, comme dans *pédagogie*. Le pédagogue est celui qui conduit l'enfant. La *mystagogie* est la conduite vers le mystère.

Le terme s'emploie au quatrième siècle pour qualifier les catéchèses données aux néophytes par l'évêque, par exemple Cyrille de Jérusalem. Ce n'est qu'après la célébration de la Pâque et de leur baptême qu'ils sont conduits, introduits dans le mystère. Premièrement, ils vivent le passage de la foi, ensuite viennent les explications. Comment pourrait-on comprendre le passage dans la mort vers la résurrection de Jésus sans y avoir préalablement été plongé. Deuxièmement, personne, sans avoir fait le saut de l'engagement à la suite du Christ et son illumination n'est admis à se voir expliciter le mystère.

Dans les lignes qui suivent, Rahner opère de façon presque caricaturale cette reconduction au mystère. On part du salut qu'est Dieu, en passant par la grâce créée, c'est-à-dire le don de Dieu qu'est Dieu lui-même, le Christ, la révélation, la Trinité et l'incarnation.

Dieu est comme tel notre salut ; c'est donc ce que nous nommons d'ordinaire la « grâce créée ». Avec elle, en elle, le salut est donné, il ne l'est pas sans elle. Elle doit donc pour le moins appartenir à ce noyau de la réalité salvifique et révélée. Qu'on en ait un sens juste, ainsi que de la Trinité, et c'est la réalité du Dieu trinitaire comme tel qui sera aussi donnée. L'intelligence complète du concept de cette grâce suppose encore une autre détermination importante : cette grâce est grâce du *Christ* ; celui-ci n'est pas seulement cause méritoire, extrinsèque, car la grâce est déjà christique, même en tant que grâce prélapsaire. Cela signifie qu'au sein de son histoire – l'histoire de la communication que Dieu fait de lui-même en un libre agir historique – c'est l'histoire même de l'humanité qui, *dans le Christ*, atteint son propre sommet historico-eschatologique, et sa manifestation irréversible. Mais si Trinité et incarnation sont impliquées dans le mystère de la grâce, on comprend alors que la grâce n'appartient pas seulement au noyau de la réalité révélée et salvifique, mais qu'elle *constitue elle-même* ce noyau. (On pourrait certes le dire aussi de la Trinité, justement en tant qu'elle se manifeste dans « l'économie du salut » et, également, du Christ, comme sommet de la communication que Dieu fait de lui-même au monde.)<sup>8</sup>

Je retiens de ces lignes quatre points pour notre réflexion sur le salut.

- Le salut, c'est Dieu. Ne pensons le salut comme un acte de Dieu, une vie après la mort, une rémission des péchés ou que sais-je. Le salut, c'est non seulement la vie avec Dieu, mais Dieu lui-même, en tant qu'il est vie de l'homme. Etre sauvé, c'est recevoir Dieu qui se donne (en terme technique la grâce créée). Le salut est divinisation ou inhabitation.

- Le Christ est le don de Dieu et la manifestation de ce don. Nous ne saurions oublier la signification du nom de Jésus - Dieu sauve – mais aussi Emmanuel - Dieu avec nous. L'enfant reçoit étrangement deux prénoms. Le second exprime l'inhabitation quand le premier dit le salut. (Mt 1, 21-23) Comment sommes-nous sauvés ? Par l'habitation de Dieu avec nous. Le salut n'est pas un truc que Dieu donne. C'est lui-même. Jésus est Dieu qui sauve, c'est-à-dire Dieu avec nous. Il nous sauve, il est Jésus, parce qu'il est Dieu avec nous.

---

<sup>8</sup> K. RAHNER, « Théologie et anthropologie », *Théologie d'aujourd'hui et de demain*, Cerf, Paris 1967, pp. 108-109.

En conséquence, on ne voit pas comment certains pourraient ne pas être sauvés. C'est ce que l'on appelle l'apocatastase. La question se télescope avec celle du jugement. Et nous ne faisons pas qu'attendre le jugement, nous l'espérons. Il faut bien que Dieu prononce le non radical au mal, celui dont nous sommes victimes, celui dont nous sommes responsables. Ce non de Dieu au mal est salutaire.

Quand Dieu se donne, il crée. Quand Dieu se donne, il sauve. Quand Dieu se donne, c'est Jésus. Il est création (comme acte) ; il est salut pareillement et dans le même mouvement, le sien, tourné vers les autres, dans l'intimité trinitaire comme dans la création ; il est le Fils. Penser que le salut n'est pas universel, c'est penser l'échec de Dieu, c'est penser que Dieu n'est pas Dieu. Si un seul homme est voué au néant, Dieu a échoué.

Il était indispensable que, venant vers la brebis perdue, récapitulant une si grande économie et recherchant son propre ouvrage par lui modelé, le Seigneur sauvât cet homme-là même qui avait été fait à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire Adam, lorsque celui-ci aurait accompli le temps de sa condamnation due à la désobéissance – *ce temps que le Père avait fixé en sa puissance*, puisque toute l'économie du salut de l'homme se déroulait selon le bon plaisir du Père – afin que Dieu ne fût pas vaincu et que son art ne fût point tenu en échec. Si en effet cet homme même que Dieu avait créé pour vivre [...] s'était vu définitivement jeté dans la mort, Dieu eût été vaincu et la malice du serpent l'eût emporté sur la volonté de Dieu.<sup>9</sup>

« Espérer pour tous »<sup>10</sup> est d'abord ce que nous confessons de Dieu. Le salut n'est pas œuvre de l'homme, mais de Dieu, de sorte que l'on pourrait bien se poser avec Origène la question du pouvoir du libre arbitre en matière de salut<sup>11</sup>, de la possibilité pour l'homme d'un non absolu à Dieu.

Comment le salut et la miséricorde sont-ils compatibles avec le jugement ? On peut trafiquer des esquisses de réponses. Thérèse de Lisieux avec sa métaphore des verres, tous remplis, comblés, mais de tailles différentes permet peut-être de comprendre quelque chose.<sup>12</sup> On peut aussi dire qu'on n'en sait rien. L'échec que serait la damnation d'une seule créature, la liberté des créatures, le pouvoir transformateur de celui qui nous ressuscite, la miséricorde à la mesure de Dieu et la nécessité d'un non radical au mal ne sont pas strictement contradictoires.

- le salut concerne l'être même de Dieu. C'est pourquoi, salut et Trinité sont deux termes équivalents. Et l'on pourrait dire la même chose, de façon certes moins surprenante, de salut et incarnation, de salut et résurrection. Le salut, c'est Dieu en tant qu'il est vie de l'homme. « La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant et la vie de l'homme, c'est de voir Dieu. »<sup>13</sup> La Trinité

---

<sup>9</sup> IRENEE DE LYON, *Contre les Hérésies (AH)*, III, 23, 1.

<sup>10</sup> H. U. VAN BALTHASAR, *Espérer pour tous* (1986), DDB, Paris 1991.

<sup>11</sup> L'apocatastase ne désigne pas exactement le salut de tous, mais le *retour* de toutes choses à son origine dont on peut voir en Ac 3, 21 une indication de même qu'en 1 Co 15, 21-28. Les raisons de la condamnation d'Origène ne peuvent guère toucher son enseignement tant elles sont le fait de susceptibilités. L'homme a-t-il le pouvoir d'un non définitif à Dieu au point de se couper de la vie ? « En ce qui concerne notre salut, la part de Dieu est infiniment plus grande que celle de notre libre arbitre. » ORIGENE, *Traité des principes* III, 1, 19 (SC 268, p. 123). Dans un usage non théologique, mais comme comparaison, le mot apocatastase est utilisé par Origène dans ces lignes.

<sup>12</sup> « Une fois je m'étonnais de ce que le Bon Dieu ne donne pas une gloire égale dans le Ciel à tous les élus, et j'avais peur que tous ne soient pas heureux ; alors Pauline me dit d'aller chercher le grand "verre à Papa" et de le mettre à côté de mon tout petit dé, puis de les remplir d'eau, ensuite elle me demanda lequel était le plus plein. Je lui dis qu'ils étaient aussi pleins l'un que l'autre et qu'il était impossible de mettre plus d'eau qu'ils n'en pouvaient contenir. Ma Mère chérie me fit alors comprendre qu'au Ciel le Bon Dieu donnerait à ses élus autant de gloire qu'ils en pourraient porter et qu'ainsi le dernier n'aurait rien à envier au premier. » THERESE DE L'ENFANT JESUS, *Manuscrits autobiographiques*, A, f. 19 v.

<sup>13</sup> AH IV, 20, 7.

n'est pas une abstraction, c'est Dieu que le dogme essaye de dire dans le mouvement vers, l'être tourné vers, la circumincession comme disent les spécialistes. La Trinité exprime Dieu comme danse, ronde, périchorèse. Et cette ronde n'est divine que si les créatures y sont associées.

Parler de Dieu en soi ne nous est pas possible, mais seulement en tant qu'il se donne à nous. Or le Dieu qui se donne à nous n'est autre qu'il est en lui-même. Dieu se donne tel qu'il est. La disposition (terme latin qui traduit l'économie) ou l'agencement de Dieu pour sa maison, les règles dans son domaine, c'est l'amour, le don ; cette norme est la communion. « La Trinité est un mystère qui concerne notre salut ; sinon, on ne verrait pas pourquoi elle nous a été révélée. »<sup>14</sup>

Il n'y a pas de quoi être surpris de cette équivalence entre Dieu Trinité et salut. Nous la chantons sans même nous en rendre compte, avec le psaume 26/27, 1 : « Ma lumière et mon salut, c'est le Seigneur ». On pourrait multiplier les citations parmi lesquelles la moindre n'est pas le chant d'Ex 14. « Ma force et mon chant, c'est le Seigneur. Il est pour moi le salut. »

- Dieu est don, c'est-à-dire grâce. Une nouvelle fois, la grâce n'est pas un truc que l'on demande ou reçoit. La grâce c'est Dieu, en tant qu'il est don, en tant qu'il se donne, en tant qu'il rend par l'Esprit l'homme capable de ce don.

Je m'arrête de faire parler les lignes de Rahner, et nous invite à en retenir ce qu'elles nous ont permis de dire du salut : C'est Dieu, Dieu qui se donne, Dieu qui est grâce, Dieu qui en Jésus est avec nous, Dieu tel qu'en lui-même, vie divine, résurrection et vie.

### Salut et divinisation

La première conférence, il y a un mois, nous a permis de cerner un peu ce qu'il en est du mal dans nos vies, mal commis, certes, mais aussi mal subi, qu'un frère soit le bourreau ou que la maladie et la mort nous atteignent, que nous soyons happés par une catastrophe naturelle. Nous avons souligné l'importance de ces distinctions : Nous ne sommes pas responsables de tous les maux. La victime a tendance à culpabiliser de ce qui lui arrive. Faire le tri dans le mal, c'est déjà ériger une digue à la culpabilité et faire reculer le mal. Nous disions la nécessité de dénoncer le mal, non par délation mais au sens où l'on dénonce un contrat, dire non au mal. Nous avons avec P. Ricœur et J. B. Metz reconnu la question de l'origine du mal comme une impasse, en passant en revue les différents discours qui prétendent l'expliquer. Ne nous restait donc que la dénonciation, le non, et la compassion, le secours. Il n'y a pas de réponse théorique au mal, mais une double réplique pratique.

De ce mal qui nous atteint, nous pouvons espérer être libérés, sauvés. Pas seulement pardonnés, parce que cela ne viserait que le mal dont nous sommes responsables, mais libérés comme l'esclave, libérés du bourreau, libérés de la souffrance et de la mort. « En vue de la liberté, le Christ nous a libérés » (Ga 5, 1) Le salut est donc salut de nos fautes et salut de ce qui nous fait mourir.

---

<sup>14</sup> Le texte se poursuit : « Mais alors, il faut montrer pourquoi il en est ainsi ; faire ressortir dans tous les traités de la théologie dogmatique, que les réalités du salut dont on parle ne sont intelligibles qu'en référence à ce mystère premier et fondamental de tout le christianisme ; et il ne faut voir, dans l'absence d'une continuelle périchorèse entre les divers traités et celui de la Trinité, que le signe d'une lacune fondamentale. [...] La thèse fondamentale sur laquelle repose cette liaison entre les divers traités, et qui pose la Trinité (d'une façon réelle, et pas seulement doctrinale) comme mystère de salut pour nous, pourrait se formuler de la façon suivante : *La Trinité qui se manifeste dans l'économie du salut est la Trinité immanente, et réciproquement.* » K. RAHNER, « Dieu Trinité. Fondement transcendant de l'histoire du salut », *Mysterium salutis* VI, Cerf, Paris 1971, pp. 28-29. Cf. « Quelques remarques sur le traité dogmatique "De Trinitate" » (1960), *Écrits théologiques VIII*, Paris, DDB, 1967, p. 120 qui exprime sa dette à l'égard de H. de Lavalette.

Mais ce n'est pas encore en dire assez du salut. Indépendamment du mal, il y a la vocation à vivre de la vie de Dieu. La vie de l'homme ne se finit pas avec l'homme ; elle est partage de la vie divine, adoption. L'achèvement de la vie des hommes et des femmes, leur destinée, c'est Dieu. La rédemption, rachat du coupable ou de la victime, n'est pas le dernier mot du salut. Le salut est divinisation. Dieu nous destine à sa vie, il fait de nous ses enfants. Les enfants de Dieu ne sont pas des hommes, comme les enfants des hommes ne sont pas des chats. Les enfants de Dieu vivent de Dieu, sont dieux<sup>15</sup>. Ce n'est pas de manger du fruit de l'arbre qui est pécher. Ce fruit nous était destiné (Cf. Ap 22, 14). C'est de l'avoir pris alors qu'il ne peut que se recevoir<sup>16</sup>.

L'hymne qui ouvre l'épître aux Ephésiens ne fait de la rémission des péchés qu'un des éléments du plan de Dieu. « Il nous a prédestinés à être pour lui des fils adoptifs par Jésus Christ ; ainsi l'a voulu sa bienveillance à la louange de sa gloire, et de la grâce dont il nous a comblés en son Bien-aimé. » (Ep 1, 5-6). L'évangile de Jean le formule autrement : La mission du fils n'a qu'un but, non pas nous sauver du mal, ce serait trop peu, non pas non plus faire de nous des disciples, ce serait boutiquier, mais que nous ayons la vie, abondamment (Jn 10, 10).

Cette vie en abondance est-elle après la mort ? Le salut est-il après la mort ? Si le salut n'a pas sens ici et maintenant, si la divinisation, l'inhabitation, la vie avec Dieu n'est pas possible dans cette vie, alors, c'est sûr, la vie après la mort est une consolation douce dont je ne veux pas. Que m'importe de survivre à la mort, si cette vie tout entière est morte, si Dieu ne s'est déjà donné à moi et aux frères. Que m'importe qu'il y ait quelque chose ou rien après, si Dieu n'est pas pour nous, avec nous, ici et maintenant.

Les textes se bousculent tant ils sont nombreux. Je cite la sixième préface des dimanches : « Dans cette existence de chaque jour que nous recevons de ta grâce, la vie éternelle est déjà commencée. » Et Paul aux Colossiens : « Nous n'allons pas vers la résurrection, c'est le Ressuscité qui vient vers nous. Désormais la résurrection n'est pas d'abord une fin espérée, elle est une vie commencée : "Vous êtes ressuscités avec le Christ" » (Col 3,1). »<sup>17</sup>

Si nous avons le temps, nous pourrions suivre la théologie de la divinisation, notamment chez les Pères grecs, mais aussi dans la tradition spirituelle qui parle d'inhabitation.

### Augustin et Irénée

Nous avons tous en tête le modèle d'une histoire du salut comme le relèvement d'une chute. Tout était bon, puis la catastrophe, et Dieu doit relever l'homme de la mort. Ce schéma peut être dit augustinien<sup>18</sup>.

L'illumination ou la divinisation est pourtant un thème central de la prédication patristique, même si l'on peut penser que, pas plus hier qu'aujourd'hui, il s'agissait d'une préoccupation pour la majorité des disciples. Qui d'entre nous dirait que la vie chrétienne, la vie de disciple, consiste dans la divinisation ?

---

<sup>15</sup> « Vous êtes des dieux, vous tous ». Ps 81/82, 6 et Jn 10, 33 ss.

<sup>16</sup> « Désireux de s'emparer des choses de Dieu sans Dieu, avant Dieu, et non selon Dieu, [l'homme] livra la nature entière comme une proie à la mort. » Maxime le Confesseur, cité par S. CHARALAMBIDIS, « Cosmologie chrétienne », *Initiation à la pratique de la théologie* \*\*\*, Cerf, Paris 1986, p. 28. On note au passage l'affirmation du péché originel en orthodoxie.

<sup>17</sup> H. GIRAUD, *twitthomélie* du jour de Pâques 21 04 2019.

<sup>18</sup> M. NEUSCH, « Deux expressions aussi célèbres que contestables *Etiam peccata ! Felix culpa !* », *Itinéraires augustiniens*, <https://www.assomption.org/wp-content/uploads/2021/02/RIA-50-deux-expressions-celebres.pdf>. « Ô felix culpa, quae talem ac tantum meruit habere redemptorem ! » *Exultet*

A la fin du second siècle, vers 180, Irénée de Lyon<sup>19</sup> développe une théologie du salut que je retiens ici comme contrepoids à Augustin ou plutôt à notre obnubilation par le schéma de la chute. Cette théologie nous est moins connue. Elle trouve naturellement sa place dans le cadre d'une théologie du salut dans l'histoire, de la théologie comme histoire du salut. Avec Irénée, nous avons la première présentation coordonnée de la foi. Pour faire face aux gnostiques, il faut en outre être en mesure de développer la cohérence de l'ensemble du mystère du salut, de l'économie du salut, dans un exposé qui n'ait à rien à envier à leurs systèmes. Les premiers conciles n'ont pas encore eu lieu ; l'orthodoxie n'est pas convergence avec un vocabulaire défini mais mise en évidence de la figure de Jésus comme salut, c'est-à-dire comme Fils. Ce qui deviendra les traités distincts du Dieu Trinité, de la création, de l'incarnation et du salut est tout naturellement convoqué ensemble. Contre les gnostiques, c'est la même chose de défendre la bonté de la création, spécialement de la chair, à la suite de Gn 1, d'établir la divinité de Jésus et donc parler de la Trinité (Jésus ne pourrait nous sauver s'il n'était Dieu), d'insister sur l'incarnation, qui a pour but le salut de l'humanité. Ainsi que nous le disions avec Rahner, la Trinité est liée au salut et il n'y a qu'un seul mystère, Dieu qui se donne. L'histoire est le lieu du salut, l'espace où Dieu se donne.

Dieu sera glorifié dans l'ouvrage par lui modelé, lorsqu'il l'aura rendu conforme et semblable à son Fils. Car, par les mains du Père, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, c'est l'homme, et non une partie de l'homme, qui devient à l'image et ressemblance de Dieu. Or l'âme et l'esprit peuvent être une partie de l'homme, mais nullement l'homme. L'homme parfait, c'est le mélange et l'union de l'âme qui a reçu l'Esprit du Père et qui a été mélangée à la chair modelée selon l'image de Dieu.<sup>20</sup>

L'histoire est une lente accoutumance de Dieu à l'homme et de l'homme à Dieu<sup>21</sup>. Plutôt que de la représenter comme une parabole, état de nature/chute/rachat, il faudrait la rendre comme une ascension lente et constante. Dans les derniers temps où nous sommes (He 1, 2) - au deuxième siècle, Irénée peut encore considérer que la vie de Jésus est récente<sup>22</sup> - l'histoire apparaît comme une patiente pédagogie divine qui culmine dans le Christ. « Adam n'était pas l'homme parfait que tout naturellement on imaginerait : c'était un primitif, un enfant et la perfection n'était pas son état mais son but. Il avait donc besoin d'une loi. Elle lui fut donnée et le drame de l'Eden est justement de l'avoir refusée. Il ne pouvait ainsi que parvenir à une maturité inachevée, c'est-à-dire à un échec. Dès lors une nouvelle pédagogie s'avérait nécessaire. »<sup>23</sup>

Ayant fait l'homme maître de la terre et de tout ce qu'elle renfermait, Dieu, secrètement, l'établit aussi comme maître des serviteurs qui s'y trouvaient. Cependant ceux-ci étaient dans leur état adulte, tandis que le maître, à savoir l'homme, était tout petit, car il n'était

---

<sup>19</sup> Parmi les présentations disponibles d'Irénée, on pourra se reporter à Y.-M. BLANCHARD, « Le théologien et son œuvre », *Histoire de la littérature grecque chrétienne* \*\*, Cerf, Paris 2013, pp. 849-887.

<sup>20</sup> AH V, 6, 1.

<sup>21</sup> Par exemple : « Autrefois, c'est par ses patriarches et ses prophètes que le Christ préfigurait et prédisait les choses à venir, exerçant ainsi à l'avance son lot par les économies de Dieu et accoutumant son héritage à obéir à Dieu, à vivre en étranger dans le monde, à suivre le Verbe de Dieu et à signifier par avance les choses à venir. » AH IV, 21, 3. « Lui, le Verbe de Dieu, a habité dans l'homme et s'est fait fils de l'homme, pour accoutumer l'homme à saisir Dieu et accoutumer Dieu à habiter dans l'homme, selon le bon plaisir du Père. » AH III, 20, 2.

<sup>22</sup> Irénée se souvient avoir entendu Polycarpe prêcher à Smyrne (Izmir). Polycarpe avait connu saint Jean, qui avait reposé sur la poitrine du Seigneur. La chaîne de témoins est si courte qu'Irénée en connaît tous les maillons, seulement deux intermédiaires entre Jésus et lui ! Cf. AH III, 3, 4.

<sup>23</sup> A. LUNEAU, *L'histoire du salut chez les Pères de l'Eglise. La doctrine des âges du monde*, Beauchesne, Paris 1964, p. 96. Je ne crois pas qu'Irénée parlerait de primitif ! Mais quelle audace d'écrire ces lignes, alors que l'état de nature dont on avait tant parlé, et à propos duquel Lubac avait été condamné une quinzaine d'années plus tôt, était un sujet sur lequel il était dangereux de s'aventurer.

encore qu'un enfant, et il lui fallait, en grandissant, parvenir à l'état adulte. Par ailleurs, afin que son éducation et sa croissance se fassent dans les délices, il lui fut préparer un séjour meilleur que ce monde.<sup>24</sup>

Adam est ici partie et tout de l'humanité. L'accoutumance ne se joue pas comme progrès de l'histoire, mais comme maturité de chacun qui vient à la pleine stature du Christ. Mais chacun ne parvient à cette stature qu'avec les autres. Irénée a manifestement en tête Ep 4, 11-16 : « C'est lui encore qui a donné aux uns d'être apôtres, à d'autres d'être prophètes, ou encore évangélistes, ou bien pasteurs et docteurs, organisant ainsi les saints pour l'œuvre du ministère, en vue de la construction du corps du Christ, au terme de laquelle nous devons parvenir, tous ensemble, à ne faire plus qu'un dans la foi et la connaissance du Fils de Dieu, et à constituer cet homme parfait, dans la force de l'âge, qui réalise la plénitude du Christ. Ainsi nous ne serons plus des enfants, nous ne nous laisserons plus balloter et emporter à tout vent de la doctrine, au gré de l'imposture des hommes et de leur astuce à fourvoyer dans l'erreur. Mais, vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers celui qui est la tête, le Christ, dont le corps tout entier reçoit concorde et cohésion par toutes sortes de jointures qui le nourrissent et l'actionnent selon le rôle de chaque partie, opérant ainsi sa croissance et se construisant lui-même, dans la charité. »

Pourquoi l'homme fut-il chassé du jardin, non par punition, mais pour qu'il cesse de manger de l'arbre et puisse vivre. La mort n'est pas sanction, mais étape vers la vie. Il faudrait avoir bien peu de considération pour penser que Dieu refuserait de l'arbre à l'homme que depuis toujours il destine à son immortalité<sup>25</sup>. Je ne suis pas certain que je défendrais cette manière de parler de la mort, mais l'on évite la chute, la mort comme sanction, le péché originel.

Dieu, au commencement, a modelé l'homme en vue de ses dons ; il a fait le choix des patriarches en vue de leur salut ; il formait par avance le peuple, enseignant aux ignorants à suivre Dieu ; il instruisait les prophètes, accoutumant l'homme dès cette terre à porter son Esprit et à posséder la communion avec Dieu. Lui qui n'avait besoin de rien, il accordait sa communion à ceux qui avaient besoin de lui : pour ceux qui lui étaient agréables il dessinait, tel un architecte, l'édifice du salut ; à ceux qui ne voyaient pas, en Egypte, il servait lui-même de guide ; aux turbulents, dans le désert, il imposait la loi appropriée ; à ceux qui entraient dans la bonne terre, il procurait l'héritage convenable ; enfin, pour ceux qui revenaient vers les Père, il immolait le veau gras, et il leur faisait présent de la meilleure robe. Ainsi, de multiples manières, disposait-il le genre humain en vue de la symphonie du salut.<sup>26</sup>

Dans un tel passage, aucune allusion au péché de la Genèse. On peut donc raconter l'histoire du salut sans ce péché ; il ne s'agit pas de nier le péché, mais il n'entre pas, au moins prioritairement, dans la raison d'être du dessein salvifique de Dieu. Les différents comportements des hommes ne sont pas interprétés par Irénée en terme de péché ; si une allusion y est faite, ce serait uniquement avec le rappel de la parabole du fils prodigue. Le plan de Dieu qui, certes, n'ignore pas le péché, est symphonie du salut, vie avec Dieu, disposition

---

<sup>24</sup> IRENEE DE LYON, *Démonstration de la prédication apostolique*, 12.

<sup>25</sup> Dieu chassa l'homme du jardin, « non qu'il lui refusât par jalousie cet arbre de vie, comme d'aucuns ont l'audace de le dire, mais il le fit par pitié, pour que l'homme ne demeurât pas à jamais transgresseur, que le péché qui était en lui ne fût pas immortel et que le mal ne fût pas sans fin ni incurable. Il arrêta ainsi la transgression de l'homme, interposant la mort et faisant cesser le péché, lui assignant un terme par la dissolution de la chair qui se ferait dans la terre, afin que l'homme, cessant enfin de vivre au péché et mourant à ce péché, commençât à vivre pour Dieu. » *AH III*, 23, 6.

<sup>26</sup> *Ib IV*, 14, 2.

de l'humanité par Dieu à accueillir ses dons. L'incarnation n'est pas justifiée par la rédemption mais par la divinisation.

Le Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, à cause de son surabondant amour, s'est fait cela même que nous sommes afin de faire de nous cela même qu'il est.<sup>27</sup>

Dès le commencement [Dieu] prépara les noces de son Fils. Par la loi et les prophètes, il a promis de rendre son salut visible pour toute chair, de sorte que le Fils de Dieu deviendrait Fils de l'homme pour qu'à son tour l'homme devînt Fils de Dieu.<sup>28</sup>

Telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en se mélangeant au Verbe et en recevant ainsi l'adoption filiale, devienne fils de Dieu.<sup>29</sup>

Présentement, c'est une partie seulement de l'Esprit que nous recevons, afin de nous disposer à l'avance et de nous préparer à l'incorruptibilité, en nous accoutumant peu à peu à saisir et à porter Dieu. [...] Si donc ces arrhes [de l'Esprit] en habitant en nous, nous rendent déjà spirituels et si ce qui est mortel est absorbé par l'immortalité, [...] ; si cela se réalise non par le rejet de la chair mais par la communion de l'Esprit [...] ; si donc dès à présent, pour avoir reçu ces arrhes, nous crions « Abba, Père », que sera-ce lorsque nous ressuscités, nous le verrons face à face ? lorsque tous les membres, à flots débordants, feront jaillir une hymne d'exultation, glorifiant celui qui les aura ressuscités d'entre les morts et gratifiés de l'éternelle vie ? Car si déjà de simples arrhes, en enveloppant l'homme de toute part en elles-mêmes le font crier « Abba, Père », que ne fera pas la grâce entière de l'Esprit, une fois donnée aux homme par Dieu ? Elle nous rendra semblables à lui et accomplira la volonté du Père, car elle parfera l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu.<sup>30</sup>

Jésus sauve-t-il pas sa mort ou par sa vie ?

Nous disons sans cesse que c'est par sa mort que Jésus nous sauve. « Par ta mort, tu as vaincu la mort, Jésus Christ ressuscité. » Il est « mort pour nos péchés » (1 Co 15, 3 ; Ga 1, 4 ; 1 Jn 2, 2 et 4, 12) Parler de la mort de Jésus, ce n'est pas désigner la croix, mais toute sa vie. Parler de la mort de Jésus, c'est dire son humanité, jusqu'au bout, *jusqu'à la mort et la mort de la croix*. Ce ne sont pas la mort, ni la violence et les souffrances qui nous sauvent. La mort est la partie qui désigne le tout, la mort est métonymie de toute la vie de Jésus. Dire que Christ meure exprime en une formule explosive, oxymorique, *scandale pour les Juifs, folie pour les païens* (1 Co 1, 23), le cœur de l'espérance que nous mettons en Jésus. C'est la vie d'un homme, corruptible, qui est semence d'immortalité. Il ne faudrait pas être dupe de la rhétorique de l'admirable échange - sa mort notre vie, ses souffrances et abaissement notre guérison et relèvement, etc. - qui pourrait nous entraîner dans des développements morbides. C'est par sa vie que Jésus sauve, parce que sa vie est don (y compris dans ce dernier moment qu'on appelle passion et mort). « Pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » (Jn 15, 13)

Je reviens au livre de Job que j'avais déjà convoqué lors de la première conférence. Le pasteur Alphonse Maillot fait remarquer que le seul lieu consistant de l'histoire est la terre, le monde où vit Job. On ne parle pas d'enfer ; l'adversaire n'a pas de domaine propre et c'est sur

---

<sup>27</sup> Ib. V, prolog.

<sup>28</sup> Ib. III, 10, 2.

<sup>29</sup> Ib. III, 19, 1.

<sup>30</sup> Ib V, 8, 1.

la terre qu'il fait ses ravages. Quant à la cour divine, Dieu lui-même semble ne rien en attendre. Le ciel n'est pas un lieu où s'exerce sa volonté, mais c'est sur la terre, encore, qu'il laisse faire l'adversaire et qu'il compte sur Job pour le renverser. L'intimité de Dieu n'est pas aux cieux mais dans sa dépendance vis-à-vis de Job.

Avant que ne se pose la question si nous avons foi en Dieu, Dieu a foi en nous pour, en outre, vaincre le mal. Il nous a confié son sort. Heureusement que Jésus est de notre humanité, pleinement homme. Le salut s'accomplit sur terre, puisqu'il n'y a pas d'autres lieux, puisque c'est à Job que Dieu s'en remet. Dieu est en mauvaise posture, rendu responsable du mal. Son sort est lié au mal et à l'homme qui pourrait vaincre le mal. Dieu a mis son sort, son corps, entre nos mains.

Job demeure attaché à Dieu, en dépit du mal. C'est ainsi qu'il renverse le mal. Son amour est sans limite, pour rien. Il demeure attaché à Dieu alors qu'il n'a rien à attendre de Dieu. *Job, pour rien*. Ce qui est vrai de toutes nos victoires sur le mal, combien plus en Jésus. Job - Jésus - ne vainc le mal qu'à aimer, comme Dieu. Il a tant aimé le monde.

« Si Job [si Jésus] craque définitivement, cela signifiera que Dieu a cru en un mensonge, cela signifiera que son Amour ne peut rien ou pas grand-chose. Cela signifiera que Dieu a perdu son pari, le pari qu'il fit le jour où, ayant créé l'homme, il renonça à sa puissance pour être total Amour, où, il ne voulut plus d'autre puissance que celle de l'amour. »<sup>31</sup>

Aimer Dieu pour rien, quand il n'y a plus aucune raison, même massacré par la vie que Dieu a créée. Aimer les frères aussi, pour rien, puisque l'amour des autres, n'est-ce pas, cela fait un avec l'amour de Dieu. Certains ne croient pas au pur amour, qu'un amour puisse être sans raison, en dépit de tout, en dépit du mal. (La supposition impossible des mystiques n'est pas une hypothèse ; tous les jours des hommes et des femmes vivent la damnation, terrassés par le mal !) C'est pourtant cet amour pour rien qui sauve. « Un tout petit peu seulement d'*amour-pour-rien*, gros comme un grain de sénévé »<sup>32</sup> et la bataille est pliée quoiqu'elle dure.

En français comme dans les langues latines, le salut c'est ce qui advient dans l'acte de sauver et dans celui de saluer. Ne salue-t-on pas les gens en leur demandant ce qu'il en est de leur santé : comment allez-vous ? Je crois avoir entendu cela pour la première fois dans la bouche de Jacques Derrida, mais je connais si mal son œuvre que je suis incapable d'en trouver la référence.

Saluer le frère, c'est le sauver. Saluer le frère, c'est le sortir de l'indifférence, le relever de l'oubli où l'anonymat le tient. Vous trouverez peut-être ces sentiments généreux et assez insignifiants. Mais lorsque l'on n'est invisibles, pauvres, migrants, malades... Au moment même où j'écris ces lignes, je reçois un mail comme un appel au secours. Ne pas répondre puisque les mails n'arrivent pas toujours serait facile. Essayer de saluer, rien que cela - que faire d'autres ? Saluer c'est déjà sauver.

Si parfois vous ne savez plus rien de ce que vous croyez, que votre salut soit salut suffit à donner à Jésus la consistance que votre foi peine à lui reconnaître. Combien d'hommes et de femmes a-t-il sauvés, fait vivre, relevés de la mort, ressuscités, par le regard, le salut qu'il leur

---

<sup>31</sup> A. MAILLOT, *Job, pour rien*, Les bergers et les mages, Lyon 2003<sup>3</sup>, p. 31. On lit p. 47 : « Une Eglise [toute personne faut-il ajouter] qui oublie cette gratuité, cet amour inconditionnel de Dieu, cette grâce absolue qui n'exige rien et espère tout, une Eglise qui voudrait fonder l'œuvre de l'homme sur le mérite, au lieu de la fonder sur la gratuité, tient encore le raisonnement de l'adversaire. »

<sup>32</sup> *Ib.* p. 51.

a adressé ? Et nous avons ce même pouvoir. Le salut de Dieu est aussi, au moins pour une part, en nos mains. Dieu a mis son sort entre nos mains, comme son corps. Ne pas s'y engager c'est nier la foi, apostasier, quoi qu'il en soit de nos belles professions de foi : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera, lui aussi, les œuvres que je fais ; et il en fera même de plus grandes, parce que je vais vers le Père. » (Jn 14, 12)